

**FERDINAND      DUCHÊNE**

## **BLIDA      L'AMOUREUSE**

« On t'appelle Blida (petite ville). Et moi, je te nomme Ourida (petite rose). » Ainsi disait, en un jour lointain au temps des Turcs, un caïd monté du Désert et qui savait bien que « Ourida » est aussi un nom de jolie femme et d'amoureuse dans les récits des Caravaniers. Plus tard, aux environs de 1850, Fromentin chanta Blida, ville de couleurs, de grâce, de galanterie. Et aujourd'hui, en dépit de la nouvelle atmosphère brassée par la mercante, la T. S. F., le jazz et les sports, la cité des orangers, des rosiers, des allées de rendez-vous, des réduits à pergolas, donne encore l'impression, suivant un mot récemment cueilli, qu'elle sent l'amour.

L'auto nous y mène bon train. Nous, c'est-à-dire Jeanne et Marcel mes neveux, gentil ménage arrivé de France, ma femme et moi. Nous venons de traverser Boufarik-la-riche qui est aussi une dépositaire de nos gloires d'Afrique. Nous coulons sur la route plane, blanche, dans la lumière étale de la Mitidja. L'Atlas commence à se rapprocher de nous, à gauche, vert en bas, coiffé de rouge, de bleu, de mauve, de violet. Et voici les orangeries. Derrière des rangs serrés de cyprès, dressés contre le vent et les maraudeurs, ce sont de belles recluses du pays d'Islam qui nous regardent entre les barreaux des moucharabiés et nous envoient, un peu en fraude, semble-t-il, le sourire furtif de leur fleurs et parfois la brusque caresse de leur haleine. Merci, Mesdames ! Par vous nous savons que la ville des orangers va, dans un instant, monter des légumes et s'ouvrir devant notre auto.

Jeanne se proclame ravie de ce qu'elle appelle : notre entrée en ville. Elle demande le nom de cette avenue toute en villas, en castels. Cette avenue, c'est encore simplement la route d'Alger qui pénètre dans la banlieue. La petite Blida du caïd saharien a sauté par-dessus ses murs. A deux kilomètres de ce qui était autrefois sa cage bastionnée, la voilà en promenade au-devant de ceux qui viennent lui rendre visite. De même, elle nous accompagnera à notre sortie de l'enceinte au Nord, au Sud, à l'Ouest. La rose est devenue un bouquet, un massif, un parterre, une colline fleurie. C'est la princesse du nouveau Jardin des Hespérides, ce qui se prononce communément : la reine de la Mitidja. Voici les remparts arrondis comme un grand arc tendu. Rigide et lisse telle une flèche, une rue part de là et va trouer en plein cœur la place d'Armes. Arrêt de quelques minutes pour permettre à Marcel de prendre un cliché du carré d'asphalte entre ses doubles rangées de beaux arbres, au centre duquel s'érige quelque chose d'assez nouveau, qui n'est cependant qu'un kiosque à musique. Seulement, jamais jusqu'à ce matin, ni Marcel ni Jeanne n'avaient imaginé, à l'usage des fanfares et des chorales, une bonbonnière mauresque, blanche, bleue, jaune, à fines ogives en dentelle de cèdre, coiffée de la chevelure aérienne d'un palmier.

Lentement nous descendons par le boulevard Trumelet. C'est-à-dire que sur trois cents mètres nous longeons, devant les murs du quartier des Tirailleurs, une allée d'arbres qu'on prendrait à leur taille pour des pommiers ou des cerisiers s'ils ne nous offraient... des oranges.

Hop ! petit ressaut de montagnes russes : la Porte du Samedi (bab el sebt) est franchie. De ce côté encore de Blida, et cette fois dans quatre directions en éventail, des villas, des fleurs, vers Montpensier, vers la gare, vers la Chiffa, vers le Jardin des Oliviers.

Nous tournons à gauche sous une allée conduisant à ce Jardin, dont le nom a fait relever les yeux de Jeanne, petite croyante un peu romanesque, vers ceux de sa tante. Marcel en même temps signale précisément une mosquée. La tante

sourit : c'est le Marché aux tabacs.

Un peu plus loin, seconde mosquée, découverte, cette fois, par Jeanne. Pas d'erreur possible. L'oncle en personne est pris à témoin. L'oncle allonge simplement le doigt vers une plaque de cuivre portant en rouge un nom bien français, celui du propriétaire. Jeanne se tait et elle regarde, les cils en auvent. Sans doute, au fond de ce regard recueilli, la « mosquée », légère, coquette avec ses faïences, ses ogives, ses piliers de marbre, son porche coloré par des vitraux, vient-elle de se transmuer en quelque palais de prince charmant... A quoi peut bien rêver une petite mariée devant une demeure comme celle-ci, évocatrice de beaux contes et de mystère?

Voici le Jardin au nom biblique. Nous descendons de voiture. Le chauffeur nous reprendra de l'autre côté, avenue Bizot. Il est indispensable que les souliers en lanières de Jeanne promènent leurs petites semelles pointues et leurs hauts talons parmi ce qui apparaît à mes neveux un rappel de l'Évangile. En vérité, c'est cela exactement. Oliviers énormes, crevassés de niches moussues. Quel âge donner à ces géants infirmes, tellement vieux qu'ils s'avèrent, à nos éphémères prunelles, des arbres sacrés? Dix-neuf cents ans, pour le moins. Peut-être sont ils parents... éloignés des oliviers de Jésus. De leurs bras immenses, décharnés et pourtant verts, étendus comme les bras maigres, pleins cependant du Sang de la Délivrance, du Crucifié sur le Golgotha, descend en une infinie douceur du recueillement chrétien, et... et à leurs pieds nous butons contre des petites koubas, des tombes musulmanes. Toutes blanches, dans un désordre cordial de bonnes amies de harem, au hasard du tapis de mousse et de sable, elles papotent en une sourdine filée qui est, sans doute, ce que, tout à l'heure, nous prenions pour des chants d'oiseaux. Autour d'elles il y a des coins de verdure qui écoutent.

Ah ! voici un autre coin que j'ai failli oublier. Négligé, abandonné, croirait-on d'ailleurs, digne pourtant de fixer dans la mémoire du touriste une vision durable. C'est parmi les arbres ce que nous appelons communément en Algérie : un marabout, c'est-à-dire un cube de maçonnerie coiffé d'une coupole. Coin de piété musulmane, transformé par la légende en coin d'histoire algérienne.

Je conduis Jeanne et Marcel devant la porte du monument décrépît : « Lors du voyage de Napoléon III en Algérie, Blida fêta les Souverains en vénération et splendeur. L'Impératrice des Français reçut un accueil princier chez la Reine des roses, Impératrice de la Mitidja. Devant "Es Soltana Eugénie" s'ouvrirent les portes les plus hermétiques de l'Islam, tout en verrous. Et le triomphe la promena parmi les sites les mieux choisis de la ville. De même que nous, elle traversa le Jardin des Oliviers. Il advint qu'à cet endroit où nous sommes une petite... exigence de la nature tourmenta Sa Majesté. Et voilà l'anxiété commençant à pétrir les visages graves des hauts personnages de l'escorte. Où donc se dissimulait le... réduit sauveur? Rien alors de comparable à cette création des temps nouveaux sous les oliviers contemporains de Jésus. Pourtant allait-il pouvoir se faire qu'à une minute du triomphe l'Impératrice formulât à son tour : "J'ai failli attendre"? Blida-la-rose en eût rougi... Haut turbanné de poil de chameau, chapelet au cou voisinant, sur la gandoura de soie, avec la cravate de Commandeur, un Grand de l'Islam esquissa d'un doigt furtif un tout petit ordre - et le marabout s'ouvrit. Durant deux minutes le cortège suspendit ou plutôt ralentit sa marche... pour admirer le jardin. Chacun prenait à cœur d'attirer l'attention de son voisin sur la splendeur de quelque frondaison aux reflets bleus, sur la jolie intimité lointaine d'une fuyante pénombre... - Mais, l'Impératrice ? - Eh bien ! lentement, sans à coup, les admirations éparses une à une se retournèrent, et l'Impératrice était là, qui souriait... Depuis, jamais plus la porte du marabout, refermée derrière elle, ne s'est rouverte pour personne. Ce lieu d'asile d'une faiblesse humaine quoique impériale perdait son caractère de Saint Lieu des musulmans. Il n'était pas non plus devenu chrétien, bien que... baptisé par l'Impératrice. » - Après quoi j'ajoute : C'est du moins ce qu'on raconte parmi les gens, comme disent les

arabes, friands toujours de curieux récits imaginés par les meddahs : *goulou en ness*.

Jeanne et Marcel s'amuse comme des écoliers de cette leçon d'histoire(P) donnée par le grave tonton dans un jardin biblique devenu cimetièrre barbaresque et qui se révèle un humoriste placide. L'auto nous cueille à la sortie de ses allées, dont les hauts feuillages pleins d'oiseaux font concurrence aux trilles de ma nièce. Nous montons en douceur au long de deux nouvelles rangées de villas, toujours des villas, chacune ornée de son petit sourire bien à elle, mais toutes fleuries. Et nous voilà à la grille d'un jardin confrère, dénommé Bizot.

Confrère, mais si différent. Ici rien qui évoque le contraste, rien qui ne mystifie non plus. Le Jardin Bizot n'est pas autre chose qu'un jardin ; et Bizot c'est de la vérité (strictement celle-ci) historique. Vérité aussi très expressive de l'Algérie ces bouquets de palmes balancées dans le bleu sous l'haleine tiède de l'Oued-el-Kebir, ces « arbres de Judée » qui sont les pastellistes de notre printemps, cette flore ardente, excessive comme notre sol et nos cerveaux africains. Et vérité spécifique de Blida-la-rose ces buissons de rosiers, ces espaliers de rosiers, cette féerie costumée et parfumée de toutes les roses de tous roses.

En première vitesse frénée, presque au pas de promenade, nous montons par l'avenue des Moulins. Nous allons déjeuner aux Mimosas, chez mon bon compagnon de jeunesse, Gaston Ricci, Gaston-le-Blidéen, qui a toujours refusé de quitter Blida, et que Blida ( la galante et la malicieuse) vient d'envoyer, avec un sourire, siéger au Palais-Bourbon.

Chère avenue des Moulins aux allées fleuries... fleurs, fleurs... naturellement puisque nous sommes à Blida. Nous repasserons par là, ce soir ; nous choisirons une de ces allées d'où si souvent nous sommes partis - de chez nous - pour monter, aux heures limpides de nos grands soirs bleus, sur les contreforts de l'Atlas. En ce moment regardons du côté de l'oued-el-Kebir. Un jour, sous nos yeux, il se gonfla brusquement et s'étendit comme une mer. Arrêté sur son chemin habituel par un vaste malfaiteur en terre et en rochers dégringolé de la montagne, il se ramassa et se tendit de toute sa masse, de tous ses muscles liquides contre ce « coupeur de route. » II le pétrit, l'aplatit, l'étendit en long sur son lit ainsi qu'il eût fait d'une « couette » de plume. Depuis, le lit de l'oued-el-Kebir, à nous qui l'avons connu sous un autre aspect, apparaît surélevé et ratissé. Et sur ses berges, qui ont enseveli quelques cagnas ou gourbis, ont poussé des hameaux et des jardins.

L'auto beugle, grince, stope. Kodak pointé sur « Les Mimosas ». Blanche maison à baies aussi larges que des portails, dominés par un belvédère. Des massifs de mimosas, bien entendu, parmi d'autres de toutes les formes, de toutes les grandeurs. De l'or semé sur du rose, du bleu, du vert, du violet. Tons nets, chauds sous la lumière africaine. Et des châtaigniers sont là aussi, en arrière, plus haut. Ce sont des produits de greffes rapportées par moi, vers 1913, au retour de mes vacances au pays natal. Acclimatés, ces braves campagnards de la Marche limousine? Par Dieu ! qui ne s'acclimaterait pas dans ce pays où l'hiver fait de ses brouillards un édredon aérien, et qui, aux journées de canicule, vous offre avec une jolie prévenance la petite route des Glacières.

Du belvédère où le café est servi, notre regard s'en va, s'allonge, frôlant, feuilletant une immense verdure ovale, moelleuse, au fond de laquelle transparaissent des blancheurs rondes de koubas, Mystère des feuillages parmi de la tiédeur bleue et fluide.

...Ce soir, pas d'auto. Nous voulons, non plus voir notre Blida, mais la toucher, - avec nos mains qui reconnaîtront des arbres à certains tournants d'avenues, des murailles vétustes en somptueux déshabillé à ramages, - avec nos

semelles reprises à la sonore habitude de la chaussée, égayées parfois par le caprice rude ou confus des impasses bleuâtres.

Nous contournons ou longeons des moulins, quelques-uns de tous les moulins de Blida, qui n'ont pas d'ailes comme ceux de Don Quichotte ou celui de la Galette, mais qui, au long du chemin côtoyé par le canal, véhicule du sang de l'Atlas qui anime leur pouls, font doucement tourner leurs grandes roues noires, vernies d'eau et ruisselantes de soleil.

Ah ! voici une villa où, certain soir d'avant la guerre, naquit parmi la nocturne fraîcheur des orangers et des rosiers une de ces aventures blidéennes, que les indiscretions du dimanche matin promènent au hasard des groupes sous les allées et les arcades de la Place d'Armes, et qui parfois se terminent (celle-ci fut du nombre) par quelques filets rouges sur du marbre blanc... Jeanne et Marcel se sont arrêtés devant la grille. Joli refuge d'amoureux, plus exactement de larrons de joie. Cadre de complicité ouatée de silence et de parfums aux heures de lune...

Blida connaît, bien entendu, d'autres amours que celles-là. Il en est qui répondent en claire et jolie simplicité à votre salut, du fond de jardins tout aussi fleuris, tout aussi propices aux tendresses, et dont personne (parce que précisément elles n'en ont pas) ne pourrait raconter l'histoire. Il en est d'autres dont l'histoire a déjà servi depuis des siècles dans les villes antiques et dans certaines cités de l'Orient. Le touriste peut demander leur adresse au garde champêtre et les visiter comme une exposition coloniale. La galanterie du quartier Bécourt sourit, placide, assise au seuil des portes d'ocré, dans le serouel pailleté, les chevilles encerclées d'anneaux barbares, le frontal de sequins incliné à droite au-dessus des sourcils à l'antimoine. Petite notation : le hasard caustique a encadré ce monde d'autrefois entre le Tribunal de simple police et l'Hôpital.

Sur la place voisine il est rituel de goûter, dans de petites tasses peinturlurées, le café très noir, très sucré, apporté bouillant dans de minuscules cafetières à bouton de corail, et qui se dénomme kaoua. Nous voilà assis sur un banc-ancêtre, qui a dû perdre le souvenir des fardeaux de notre espèce et qui peut-être bien, tout à l'heure, nous versera (en douceur, espérons-le) sur les nattes de palmier-nain, à côté des arabes à croupetons ou en tailleurs, en train de jouer aux échecs avec des figurines d'art nègre, usées, déjetées, vernies de crasse. Le jeu est sérieux. Les joueurs ne parlent pas. Leurs cigarettes sentent le musc, l'eau de roses ou le benjoin. Derrière une oreille velue, Jeanne aperçoit une petite fleur d'oranger à corolle plaintive.

Reprenons notre promenade. Le monument aux Morts ouvre sur nos têtes ses grandes ailes de bronze. Large porte taillée dans le mur d'enceinte qui est le corset de l'amoureuse ville. Un peu vieux jeu, le corset. Aussi déjà, par endroits, la coquette l'a fait craquer ; et la jolie peau de Curida transparait entre les baleines.

Nous traversons une grande allée extérieure pleine de vastes ombres et nous nous confions aux chemins de Ouled-Soltane. Nous entrons ainsi dans la cité indigène, la tribu aux portes hérissées de clous, trouant les murs bleus. Jardins encore. Orangers, rosiers, toujours. Groupes criards de garçonnets demi-nus, crépus, aux petits pieds moulés par un artiste dans de l'ocre. Des fillettes à bracelets de cuivre et ongles rougis au henné viennent nous regarder. « Bonjour ! Donne un sou ! » Et leurs prunelles ressemblent à une cuillerée de kaoua tombée sur la porcelaine de la tasse.

Les chemins serpentent, fuient, reviennent. Ils ont l'air de chercher à nous dérouter, à nous rebuter, à nous renvoyer chez nous. Brusquement ils nous fourrent dans une impasse. Tout de même nous réussissons à nous extirper du labyrinthe amusant. Un petit crochet à droite, par une allée au sol mou, entre de très hauts buissons. Belle villa à moulures et vitraux où jadis habita Gaston Ricci, qui était ainsi mon voisin. Et je conduis mes neveux devant une autre villa à jardinet, véranda et arcades... C'est bien elle. Elle a un peu

changé de visage pourtant, de nom aussi. Plus cossue, moins charmante peut-être. Que sont donc devenus nos rosiers grimpants? Et notre néflier du Japon où les gentils pillards ailés nous donnaient de petites aubades délictueuses?

Jeanne veut absolument que sa tante raconte... Quoi?... Eh bien ! tout... Les chers plaisirs simples en face des champs de rosiers... Jardinage sous les matins de printemps... Déjeuners d'amis dans un cadre de mandariniers... Découvertes amusantes, à la Fabre, parmi le monde pullulant des insectes : mantes religieuses pratiquant les noces tragiques, vraies filles de Blida prêtes à courir à l'amour, même si au bout il doit y avoir du sang... Et les grandes nuits éparpillant « les douros d'Allah » sur la soie bleue, tendue par-dessus l'Atlas. Ronde et dorée, la lune doucement montait... Doucement aussi Jeanne s'est rapprochée de Marcel. Leurs épaules se touchent... La voix un peu émue de la tante module sur des mots qui, ce soir, dans ce coin bleu de Blida, deviennent eux-mêmes des mots bleus... Je regarde les mains de nos deux enfants qui viennent de se joindre sans avoir eu besoin de se chercher...

Et il me semble que je n'ai plus rien à écrire.